

“C’est mon signe de vie que d’écrire comme à la fontaine de couler». Le *Journal* d’Eugénie de Guérin, une invitation à écrire pour Laure Conan

ANNE AUBRY

Universidad Pablo de Olavide

acaubx@upo.es

Resumen

La novela *Angéline de Montbrun* ha relacionado desde su publicación con la obra de Eugénie de Guérin. El parecido tanto formal como substancial que ilustra esta tesis no es casual: el llamado padre de la literatura francocanadiense, el abad Casgrain, ya llamaba a Laure Conan «la Eugénie de Guérin de Canadá». En este artículo identificamos aspectos coincidentes en las circunstancias de ambas escrituras, evitando la trampa habitual señalada por Rachel Sauvé y manifiesta en los prefacios de obras escritas por mujeres en el s. XIX, que considera estos textos únicamente entre ellos y los priva de cualquier enfoque universal.

Palabras clave

Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, Eugénie de Guérin, *Journal*, «venue à l’écriture»

Abstract

Since its publication, *Angéline de Montbrun* has been heavily compared to Eugénie de Guérin’s work. Both substantial and formal similarities between those two works have served as examples to support this thesis. Wasn’t it, after all, Henri-Raymond Casgrain, “the father of French-Canadian literature”, who used to refer to Laure Conan as “the Eugénie de Guérin of Canada”? While revealing some common features in both works, as well as similarities in the circumstances under which they were written, this article aims to obviate the need for strictly considering links between women’s writing in order to give their works a more universal reach. As highlighted by Rachel Sauvé, it seems, indeed, much more pertinent to observe and identify the authors’ attempts to overcome the many limits of traditional writing in order to read and re-write against all traditional constraints.

Key-words

Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, Eugénie de Guérin, *Journal*, “coming to writing”

1. Introduction

Laure Conan est la première femme auteur du Québec, fait d’autant plus remarquable à une époque et dans un pays où cette circonstance était plutôt un frein à l’accès véritable et libre d’une création littéraire et intellectuelle en toute plénitude. E. D. Blodgett la nomme d’ailleurs (2006: 5) «la mère de l’écriture québécoise». Comme pour toutes les pionnières, le parcours de Laure Conan fut ausculté, observé et examiné avec attention et circonspection. Les contemporains qui lurent *Angéline de Montbrun*, considéré le premier véritable roman d’analyse québécois, firent tous la comparaison avec l’œuvre d’Eugénie de Guérin, spécialement avec son *Journal*. Pourtant, il faut distinguer deux situations fort différentes entre elles. Le journal qu’Eugénie de Guérin écrit est un véritable journal intime alors qu’*Angéline de Montbrun* est un roman qui relève, comme les œuvres de création fictionnelle du désir de faire carrière en littérature. Le rapport au texte et à l’espace public n’est évidemment pas le même.

Après ces premières précisions, nous considérons que bien des aspects semblent néanmoins les rapprocher: la tonalité de leurs œuvres respectives, la thématique qu’elles abordent, l’importance de la religion catholique dans leur environnement moral, dans leur formation et dans leur système de références. Ainsi, Nicole Bourbonnais (1999: 65), considère-t-elle que le *Journal* d’Eugénie de Guérin est le «[...] génotexte hybride et complexe» dont est issu *Angéline de Montbrun*.

Cependant, peut-on avancer pour autant que nous sommes face à une «imitation» en bonne et due forme, ou ne s’agirait-il pas tout au moins d’une recherche d’appui, de base pour conforter l’aventure de l’écriture, la quête de la référence d’une autre femme ayant ouvert la voie de l’écriture?

Nous nous proposons donc dans cet article d’observer tout d’abord le rôle qu’Eugénie de Guérin accorde à la femme dans son *Journal*, en proposant une attitude de renoncement et de sacrifice. L’enjeu de ce détachement obligé étant la création littéraire elle-même, apparemment, tout semble bon à en diminuer le mérite, tout comme celui de la lecture. Et pourtant, tout au fond de ce discours, si bien appris, il nous semble voir pointer une tentative de revendication des activités littéraires. Dans cette profonde ambivalence à l’égard de l’acte créateur, Laure Conan se retrouvera parfaitement. Par ailleurs, nous présenterons les ressemblances entre *Angéline de Montbrun* et le *Journal* aussi bien pour la thématique abordée, que pour les structures littéraires. Nous observerons ensuite simultanément de quelle manière Eugénie de Guérin et Laure Conan sont parvenues à assumer leur condition d’auteure, dans une «venue à l’écriture», selon l’expression d’Hélène Cixous, relativement difficile. Nous constaterons aussi un autre point commun de leur trajectoire littéraire: le fait que leurs deux œuvres respectives recevront chacune une préface masculine (et d’un ecclésiastique, de surcroît!).

Avant de nous arrêter plus longuement sur les relations entre les deux œuvres, nous

étudierons d'abord de quelle manière le *Journal* d'Eugénie de Guérin est parvenu jusqu'à Laure Conan.

2. Le *Journal* d'Eugénie de Guérin: du Cayla à la Malbaie

Mathilde Kang (2009), retrace les étapes de la diffusion de l'œuvre de la diariste française: le *Journal* commence ses pérégrinations d'abord par Londres, puis, il poursuit sa route par une percée new-yorkaise. Enfin parvenu en Amérique du Nord, lors de cette étape du «transfert culturel», Mathilde Kang explique que le *Journal* entre au Canada anglais sous forme de la traduction déjà existante à Londres et arrive ensuite au Canada français.

À ce moment de l'histoire, la situation est bien différente. En effet, l'œuvre d'Eugénie de Guérin ne peut que trouver son écho dans une terre qui exalte les valeurs chrétiennes, en unissant de manière indéfectible sa foi et son identité. Par ailleurs, le clergé y exerce une influence déterminante pour donner au credo catholique un souffle supplémentaire dans le cadre d'un renouveau religieux. Il faudrait particulièrement s'arrêter, bien entendu, sur le rôle qu'Eugénie de Guérin accorde à la femme dans son *Journal*, une attitude faite de renoncement, d'effacement, de sacrifice, de douleur assumée et revendiquée dans une perspective rédemptrice.

Nous observons de cette manière qu'Eugénie met toujours en concurrence deux champs d'activités principales, le domaine domestique et le littéraire, si on les résume de manière quelque peu caricaturale. Pour ce dernier, celui de la lecture et de l'écriture, leur utilité et leur valeur sont sans cesse questionnées et remises en cause:

Quand tout le monde est occupé et que je ne suis pas nécessaire, je fais retraite et viens ici à toute heure pour écrire, lire ou prier. J'y mets aussi ce qui se passe dans l'âme et dans la maison, et de la sorte nous retrouverons jour par jour tout le passé. Pour moi ce n'est rien ce qui se passe et je ne l'écrirais pas, mais je me dis: 'Maurice sera bien aise de voir ce que nous faisons pendant qu'il était loin et de rentrer dans la vie de famille', et je le marque pour toi. (Guérin, 1887: 3)

L'utilité des activités littéraires est sans cesse contrebalancée par des tâches plus urgentes, comme dans cette première citation, ou par des préoccupations spirituelles jugées plus élevées, comme dans cette nouvelle situation:

J'espère donc que ma coiffe me tiendra lieu d'une charité. J'ai fait don de mon temps, d'un peu de peau que m'a emporté l'aiguille et de mille lignes intéressantes que j'aurais pu lire. Papa m'apporta avant-hier, de Clairac, *Ivanhoé* et le *Siècle de Louis XIV*. Voilà des provisions pour quelques-unes de ces longues soirées d'hiver. C'est moi qui suis lectrice, mais à bâtons rompus; c'est tantôt une clef qu'on demande, mille choses, souvent ma personne, et le livre se ferme pour un moment. (Guérin, 1887: 9)

Rien ne saurait justifier le temps consacré à sauver une âme, pas même la lecture d’un livre, si passionnant soit-il. Ou quand l’appel de la lecture est trop fort, elle s’oblige à penser et à rappeler ses obligations en se morigénant:

Je viens toute contente de la cuisine, où j’ai demeuré ce soir plus longtemps pour décider Paul, un de nos domestiques, à aller se confesser à Noël. Il me l’a promis, c’est un bon garçon, il le fera. Dieu soit loué! Ma soirée n’est pas perdue. Quel bonheur si je pouvais ainsi tous les jours gagner une âme à Dieu! Le bon Scott a été négligé ce soir, mais quelle lecture me vaudrait ce que m’a promis Paul? (Guérin, 1887: 9-10)

Givre, brouillards, air glacé, c’est tout ce que je vois aujourd’hui. Aussi je ne sortirai pas et vais me recroqueviller au coin du feu avec mon ouvrage et mon livre. C’est tantôt l’un, tantôt l’autre; cette variation me distrait. Cependant, j’aimerais de lire toute la journée; mais il me faut faire autre chose, et le devoir passe avant le plaisir. J’appelle plaisir la lecture qui n’est nullement essentielle pour moi. (Guérin, 1887: 25)

Et pourtant, sous ce discours si bien appris, pointe de temps à autre une déception à peine exprimée, une réticence loin d’être assumée, un regret tout juste esquissé. Nous en voulons pour preuve une phrase qui semble échapper à sa plume, quand, en évoquant ses lectures, elle écrit:

C’est de Bossuet, ces paroles. Je n’ai guère ouvert d’autre livre aujourd’hui; le temps s’est passé à toutes autres choses qu’à la lecture, de ces choses qui ne sont rien, qui n’ont pas de nom et qui pourtant vous prennent tous les moments. (Guérin, 1887: 24)

En reprenant le fil de la reconstitution historique de l’arrivée au Québec du *Journal* d’Eugénie de Guérin, Mathilde Kang montre que les versions qui commencent à circuler sont celles de l’édition de 1862 du *Journal* entrées en circulation entre 1863 et 1864 et que «[...] la toute première manifestation de l’existence au Québec des éditions publiques du *Journal* vient du côté de la Bibliothèque du Parlement»(Kang, 2009: 112).

Selon cette dernière, les années 1863 et 1864 sont d’ailleurs déterminantes pour le succès de l’œuvre d’Eugénie de Guérin. Elle poursuit ainsi:

C’est aussi une période où la réputation d’Eugénie de Guérin s’affermit dans les revues et journaux anglais ou américains qui, à titre de sources d’approvisionnement, circulent au Québec, y apportant les nouvelles guériniennes. C’est par le filon de *The Edinburgh Review* que l’abbé Casgrain prend connaissance d’Eugénie de Guérin.(Kang, 2009: 112)

Une fois que nous avons observé cette première étape du transfert «matériel» si l’on peut dire, il nous faut maintenant nous arrêter sur l’influence exercée par Eugénie de Guérin

sur Laure Conan. L'aspect le plus évident est évidemment constitué par les convergences formelles entre les deux œuvres, et, par ailleurs, par les confluences thématiques dans l'expression du malheur et de la souffrance, avec la disparition de l'être aimé, l'opposition constante et déchirante entre le passé et le présent et l'obsession de la mort.

3. Ressemblances entre *Angéline de Montbrun* et le *Journal d'Eugénie de Guérin*

Les rapports entre l'œuvre de Laure Conan et celle d'Eugénie de Guérin relèvent autant de la configuration (forme épistolaire, monologue intérieur) que du sujet de l'œuvre elle-même (affection paternelle quasi dévorante, correspondances entre les lieux respectifs, Le Cayla et Valriant). Par ailleurs, les motifs similaires abondent: «[...] qu'il s'agisse de la chute de cheval, de l'arbre abattu par l'orage, de l'innocence des enfants du voisinage ou encore des pleurs versés sur le passé» (Bourbonnais, 1999: 67).

Nous pouvons d'ailleurs observer avec plus de précision les points de confluence où les deux œuvres littéraires se rejoignent. Le motif de l'amour paternel extrême d'Angéline à l'égard de Charles de Montbrun, agriculteur travailleur qui se consacre corps et âme à son travail est fondamental dans le roman de Laure Conan; Eugénie, quant à elle, écrit de son père: "Papa est aux champs presque tout le jour» (Guérin, 1887: 75). Elle note à un autre moment que pour lui, nulle prière n'est suffisante:

Prier Dieu, c'est la seule façon de célébrer toute chose en ce monde. Aussi ai-je beaucoup prié en ce jour où vint au monde le plus tendre, le plus aimant, le meilleur des pères. Que Dieu nous le conserve et ajoute à ses années tant d'années que je ne les voie pas finir. (Guérin, 1877: 39).

Quant à sa mère, Eugénie, elle écrit à propos d'elle: «Mon âme s'en va tout aujourd'hui du ciel sur une tombe, car il y a seize ans que ma mère mourut à minuit. Ce triste anniversaire est consacré au deuil et à la prière» (Guérin, 1887: 53). Or, Angéline est, elle aussi, orpheline de mère, mais, dans le cas de l'héroïne de Laure Conan, dès son plus jeune âge, comme le rappelle son père Charles dans son discours à Maurice (Conan, 1884: 198): « Vous en êtes amoureux, Maurice, ce qui ne veut pas dire que vous puissiez comprendre ce qu'elle m'est, ce qu'elle m'a été depuis le jour si triste, où, revenant chez moi, après les funérailles de ma femme, je pris dans mes bras ma pauvre petite orpheline qui demandait sa mère en pleurant.»

De fait, dans le roman *Angéline de Montbrun*, un autre personnage féminin essentiel, Mina, est le double inversé d'Angéline, car elle passe du statut de personnage mondain à celui de religieuse, après un surprenant renversement de situation. Les interprétations sont diverses sur cette métamorphose et, pourtant, un épisode est vital pour le comprendre, c'est une prise de conscience très vive que Mina expérimente au moment où elle sort d'un bal et entend la cloche d'un couvent proche qui semble vouloir lui transmettre un message de grande importance. Et que lisons-nous dans le *Journal d'Eugénie de Guérin*? «On ne par-

lait hier au soir que d’une jeune fille qui est morte au sortir du bal où elle avait passé la nuit. Pauvre âme de jeune fille, où es-tu? J’ai trop d’occupations pour écouter mes pensées. Qu’elles rentrent» (Guérin, 1887: 70).

Nous remarquons aussi que l’imitation, si imitation il y a, vient se nicher dans les plus petits détails et même dans les objets. Voyons ainsi l’image de la Vierge qu’Angéline offre à Maurice (Conan, 1884: 198): «vous ai-je dit de mettre dans votre chambre l’image de la Vierge que je vous ai donnée? N’y manquez pas. Bien souvent, je lui demande de vous avoir en sa garde très sainte et très douce.» Eugénie de Guérin fait allusion au même motif, tout en changeant légèrement le support: «Je viens de suspendre à mon cou une médaille de la Sainte Vierge, que Louise m’a envoyée pour préservatif du choléra. C’est la médaille qui a fait tant de miracles, dit-on. Ce n’est pas article de foi, mais cela ne fait pas de mal d’y croire» (Guérin, 1887: 87).

Cependant, les ressemblances formelles des deux œuvres ne sont pas le seul point de convergence. En effet, il y a de nombreuses similitudes entre la vie des deux écrivaines: d’une part, le malaise d’Eugénie pour assumer la publication de ses écrits et, d’autre part, la publication par les soins de l’abbé Trébutien de ses écrits intimes. Pour Laure Conan, on peut observer la même circonspection devant l’écriture, la situation identique de célibataire et une semblable plongée dans l’écriture d’un texte qui trouvera également ses lecteurs grâce aux bons soins d’un prêtre. À ce propos, E.D. Blodgett écrit (2006: 5) «Ce n’est donc pas étonnant que le roman *Angéline de Montbrun* de Laure Conan, à maints égards la mère de l’écriture québécoise, né dans un contexte ecclésiastique patriarcal, provienne de la main d’un autre père, l’Abbé Henri-Raymond Casgrain qui lui a octroyé, en effet, son *imprimatur*. «Comme le souligne Nicole Bourbonnais (1999: 82), pour Eugénie de Guérin, «L’écriture devient donc un rituel de vie qui a pour fonction de créer le ‘moi’, de l’informer [...]. Sans l’activité créatrice, qui l’exhausse et l’arrache à sa terne existence, Eugénie de Guérin ne se sent véritablement pas exister». La thématique liée à la mort, au vide et au néant envahit son écriture, de même que la disparition de son frère la pousse à abandonner son journal. Laure Conan s’identifie profondément à cette existence et trouve dans les écrits intimes d’Eugénie de Guérin une référence absolue, une «leçon de vie et d’écriture» (Bourbonnais, 1999: 73).

Les ressemblances apparaissent alors clairement dans la structure d’*Angéline de Montbrun*. L’échange de lettres dans la première partie essaie d’unir les personnages. Puis, la disparition de Charles de Montbrun empêche les tentatives de rapprochement entre eux. Après la mort de son père, Angéline adopte la forme du journal intime, comme le *Journal* d’Eugénie de Guérin après la mort du frère, d’ailleurs nommé Maurice. Nicole Bourbonnais peut ainsi conclure sur les conséquences non seulement littéraires, mais aussi vitales qu’eut la lecture d’Eugénie de Guérin pour l’auteure canadienne-française:

Laure Conan fut la première de son époque au Québec à ne pas écrire dans l’aliénation totale de soi, mais si elle y parvint, c’est en grande partie grâce au

modèle littéraire exemplaire que fut pour elle le *Journal* d'Eugénie de Guérin. Cette œuvre de transfiguration d'une vie humble, toute tournée vers soi, mais sans cesse en quête d'autrui, lui servit à la fois de filtre littéraire et de prisme déformant pour livrer son propre témoignage. (Bourbonnais, 1999: 82)

Nous souhaitons souligner, en abondant dans le sens de Nicole Bourbonnais, que Laure Conan est consciente de ce modèle qu'elle reconnaît sans détours. En écrivant à l'abbé Casgrain en septembre 1883, elle s'écrit, un brin malicieuse: «Je l'avoue, la bonté que vous me témoignez me paraît si inexplicable que, par moments, je me demande si je n'ai pas un peu rêvé. Je suis sûre qu'à ma place, mademoiselle Eugénie en aurait pour longtemps à s'examiner» (Conan, 2002: 157).

Par ailleurs, Jean-Noël Dion, dans son édition de la correspondance de Laure Conan présente un autre texte qu'il considère aussi être le génotexte d'*Angéline de Montbrun*. Il s'agit de l'œuvre *Le récit d'une sœur, souvenirs de famille*, recueillis par Madame Augustus Craven, née Pauline de la Ferronays, et dont l'ouvrage cité est paru en 1852. Selon Jean-Noël Dion, cette œuvre a durablement influencé, tant pour le fond que pour la forme, le roman de Laure Conan. Visiblement, Madame de la Ferronays-Craven avait une grande renommée dans le monde littéraire et elle a exercé une véritable influence sur les lecteurs du Canada français. Jean-Noël Dion se pose la question d'une hypothétique rencontre entre Laure Conan et la célèbre femme de lettres française, et il s'interroge également sur la possibilité d'un échange de lettres entre les deux femmes. Quelle que soit la réalité, ces rapprochements auraient été provoqués, selon lui, par «l'abbé Bruchési [qui] a joué un rôle de premier plan dans la présentation de correspondants et dans la promotion des œuvres de Laure Conan outre-mer» (Dion, 2002: 193). Nous sommes de nouveau en présence d'un prêtre qui joue un rôle déterminant dans la vie littéraire.

Quoi qu'il en soit, au-delà de la problématique du génotexte, la véritable question que nous voulons nous poser est celle de la vocation de l'écriture. Si Nicole Bourbonnais s'interroge sur la jonction du «vécu et du littéraire», on pourrait souligner que pour Laure Conan, cette intersection se situe réellement dans la sphère religieuse.

4. La «venue à l'écriture» d'Eugénie de Guérin et de Laure Conan ou comment chacune assume sa condition d'auteure

Nous avons esquissé au début de notre réflexion le cadre mental dans lequel Eugénie de Guérin se situe par rapport à l'écriture et à son corollaire, la lecture, et l'ambivalence qui marque le rapport qu'elle entretient avec son activité de diariste. Il serait laborieux de relever toutes les citations qui marquent cet écartèlement, mais arrêtons-nous néanmoins sur quelques-unes qui nous semblent particulièrement révélatrices. C'est par exemple le cas de

l’une des premières fois où Eugénie de Guérin se présente comme auteure. Bien qu’elle tente d’atténuer l’importance de sa lecture en la trivialisant, c’est tout de même Platon qu’elle lit:

Avec qui croirais-tu que j’étais ce matin au coin du feu de la cuisine? Avec Platon: je n’osais pas le dire, mais il m’est tombé sous les yeux et j’ai voulu faire sa connaissance. Je n’en suis qu’aux premières pages. Il me semble admirable, ce Platon; mais je lui trouve une singulière idée, c’est de placer la santé avant la beauté dans la nomenclature des biens que Dieu nous fait. S’il eût consulté une femme, Platon n’aurait pas écrit cela: tu le penses bien? Je le pense aussi, et cependant, me souvenant que je suis philosophe, je suis un peu de son avis (Guérin, 1887: 7).

Martyn Lyons (1987) a bien décrit et éclairci les conditions d’apparition de trois nouveaux lecteurs au XIX^e siècle: la femme, l’enfant et l’ouvrier. Les romans de l’époque n’attendaient donc pas pour mettre en scène ce nouveau personnage de la lectrice, personnage à la fois romanesque et réel, comme le montre Clélia Anfray (2005: 111-119). Le fait qu’Eugénie de Guérin se décrive à maintes reprises en train de lire ou fasse allusion à ses lectures nous semble être une première étape dans l’acceptation de son activité créatrice:

Je te parlais de lecture, c’est une histoire de Russie que nous lisons le soir, et le jour, je suis avec le *Siècle de Louis XIV*. On m’a dit que cet ouvrage de Voltaire pouvait se lire. C’est vrai, mais Voltaire s’y retrouve souvent, chaque fois d’abord qu’il est question de religion; mais ça ne me fait pas mal. Aussi je continue, trouvant cela bien écrit. (Guérin, 1887: 26).

Même si, par ces mots, nous voyons se profiler l’ombre de la censure des lectures, permises ou non, et la nomenclature des «Bons Livres» établie par les autorités ecclésiastiques de l’époque (Artiaga, 2007), la posture est fièrement campée, l’autonomie du goût proclamée. La passion de la lecture et de l’écriture est revendiquée comme autant de traits distinctifs de sa propre nature. Et comme pour tout auteur qui se respecte, retrouver ses premiers écrits lui semble fondamental pour asseoir sa légitimité littéraire:

Je viens d’écrire à Félicité. C’est toujours livre ou plume que je touche en me levant, les livres pour prier, penser, réfléchir. Ce serait mon occupation de tout le jour si je suivais mon attrait, ce quelque chose qui m’attire au recueillement, à la contemplation intérieure. [...] Ce goût me vint de bonne heure. J’étais enfant que je faisais de petits soliloques qui auraient bien leur charme si je les retrouvais; mais allez chercher les choses de l’enfance!(Guérin, 1887: 33)

Cependant, notre enthousiasme de voir naître sous nos yeux une nouvelle «scénographie auctoriale», selon la terminologie de José Luis Díaz (2007) doit vite être tempéré par une observation rigoureuse des faits. Même si la métaphore aquatique qu’elle utilise pour évoquer l’écriture semble évoquer la facilité, une fonction qui «coule de source», reprenant là d’ailleurs un lieu commun associé systématiquement aux femmes qui écrivent, les

circonstances sont cependant particulières. En effet, Eugénie ne s'adresse qu'à elle-même en écrivant à Maurice, elle n'a pas conscience de s'adresser à un lectorat qui sera pourtant important après sa mort.

Je n'ai écrit qu'ici aujourd'hui. Je ne sais pourquoi cela m'est devenu nécessaire d'écrire, quand ce ne serait que deux mots. C'est mon signe de vie que d'écrire, comme à la fontaine de couler. Je ne le dirais pas à d'autres, cela paraîtrait folie. Qui sait ce que c'est que cet épanchement de mon âme au dehors, ce besoin de se répandre devant Dieu et devant quelqu'un? Je dis quelqu'un parce qu'il me semble que tu es là, que ce papier c'est toi (Guérin, 1887: 64).

Nous croyons percevoir ici une attitude de déni, afin de rendre acceptable ce qui est profondément désiré, malgré l'interdit culturel. Par ailleurs, elle écrit à son frère une anecdote qui a attiré notre attention dans cet objectif de voir émerger une conscience d'auteur.

Tu m'as dit, je me souviens, que tu n'as jamais rencontré un pauvre sans lui donner un sou quand tu l'avais. Ce sou t'a porté bonheur. Donnes-en un pour moi. Ce que je donne ici ne me comptera pas, puisque je n'ai rien en propre: c'est pour la communauté; ma part s'y trouve aussi, mais petite (Guérin, 1887: 28).

Dans cet aveu douloureux qui semble lui échapper, comment ne pas évoquer Virginia Woolf (1992: 10-18) et son célèbre aphorisme sur la nécessité, pour une femme qui veut écrire, de «cinq cent livres de rente», c'est-à-dire, d'une véritable autonomie financière, et d'une «chambre à soi» qui ferme à clé, symbolisant l'espace physique et mental pour se consacrer à la création.

5. Deux préfaces masculines pour deux œuvres féminines

Nous voulons également insister sur un autre trait distinctif qui rapproche nos deux auteures: elles ont finalement pu être publiées par les bons soins d'un homme qui servit de «passeur» dans l'institution littéraire. L'abbé Casgrain joua ce rôle pour Laure Conan en rédigeant notamment la préface d'*Angéline de Montbrun* qui prétendait lui ouvrir les portes du Saint des Saints littéraire. Rachel Sauvé (2000: 21-22), en se penchant sur le texte de l'abbé Casgrain, relève différentes stratégies qui apparaissent dans nombre de préfaces à des œuvres féminines: le déni du biographique («Quelques années du couvent aux Ursulines de Québec ont seules fait époque dans l'uniformité de sa vie sans incident»), voire l'influence des lectures de Laure Conan («On aimerait l'écouter plus souvent seule»). Sur le plan des modalités de l'écriture, Rachel Sauvé relève différents éléments micro-discursifs, tels que la passivation («La main qui a tracé ces lignes a dû trembler d'émotion»), la construction d'un code du féminin conjuguée à des allusions à la «virilité» de l'auteur, véhiculant ainsi une représentation de la femme auteur privée de sa subjectivité. Cette préface de l'Abbé Casgrain

nous en dit beaucoup plus sur lui-même que sur Laure Conan qu’il est censé présenter. En effet, par ses différentes remarques, il ajoute au stéréotype d’une figure d’écrivaine qui serait amputée de sa féminité pour pouvoir écrire, participant à la construction de ce fameux « troisième genre » qu’évoquait Sainte-Beuve à propos de George Sand.

Enfin, il est pertinent de rappeler que la seule valeur accordée aux deux œuvres qui nous intéressent est, au départ, exclusivement religieuse. Nous considérons qu’à cette étape de notre étude, il est important de poser cette question, particulièrement pour *Angéline de Montbrun*.

6. *Angéline de Montbrun*, œuvre littéraire ou religieuse?

Marie-Andrée Beudet s’est particulièrement intéressée à cet aspect, en notant que les premiers textes de Laure Conan sont hybrides: ils font appel aux genres de l’intime et échappent aux catégories instituées du littéraire. Dans son article, elle défend l’hypothèse qu’influencée par les livres de piété français très présents dans l’imaginaire social québécois à partir de 1850, l’œuvre de Laure Conan se donne un premier objectif spirituel:

L’œuvre de Laure Conan, du moins dans ses premières manifestations serait à prendre à la lettre, c’est-à-dire, comme une contribution destinée à nourrir la ferveur des croyants et à susciter des conversions. Paradoxalement, cette hétéronomie aura favorisé l’expression d’une subjectivité indissociablement sociale et littéraire (Beudet, 2007: 60-61).

Dans le même temps, la vocation littéraire se présente comme voie d’épanouissement de l’ambition, selon Alain Corbin, qui incarne à la fois le désir d’accomplissement individuel et l’expression de la subjectivité sociale et littéraire. Marie-Andrée Beudet nuance également la part que l’on attribue généralement à Eugénie de Guérin dans l’inspiration de Laure Conan à cause du motif commun d’un amour interdit et malheureux. Elle insiste sur un facteur, généralement oublié, qui mène à une lecture anhistorique d’*Angéline de Montbrun*: «[...] tout en négligeant de prendre en compte ce qui au dix-neuvième siècle avait fait le succès du *Journal* et de la correspondance de la dame du Cayla: l’exemplarité d’une aventure spirituelle» (Beudet, 2007: 62). Et selon elle, l’amour malheureux entre Maurice et Angéline, loin d’être une recreation plus ou moins habile des propres frustrations de l’auteure cherche plutôt à justifier la quête spirituelle de l’héroïne.

Insistant ainsi sur la contextualisation historique des premières œuvres de Laure Conan, rappelons donc qu’elles se situent dans le cadre du renouveau catholique mis en place par Monseigneur Bourget dès les années 1840. Celui-ci développa la tradition des œuvres religieuses ou mystiques, pensées comme des guides spirituels encourageant la dévotion et apaisant les angoisses métaphysiques. Dans ces œuvres appartenant à l’hagiographie, les

Vies, la présence féminine est largement déterminante au Québec, comme le rappelle Lucie Robert (2003: 433-453).

Poursuivant sa mise en perspective historique, Marie-Andrée Beaudet rappelle la prédominance exclusive du livre religieux sur les autres catégories d'ouvrages imprimés au Québec à l'époque qui nous intéresse. Et parmi ces livres de piété, le plus lu et le plus médité au XIX^e siècle et jusque tard au XX^e reste *L'Imitation de Jésus-Christ*, œuvre du XV^e siècle traduite par l'abbé Félicité de Lamennais en 1824 et source d'inspiration d'Eugénie! Dans cette chaîne d'imitations, quelle est donc la voix individuelle des deux auteures?

7. Conclusion

Nous avons démontré dans cet article combien la relation est proche entre Eugénie de Guérin et Laure Conan. Et à ce titre, nous considérons avec prudence la thèse de Mathilde Kang qui déclare que le génotexte du journal qui apparaît dans *Angéline de Montbrun* est exclusivement le Cahier IX du *Journal* d'Eugénie de Guérin. Bien qu'elle fonde sa démonstration sur la fréquence de l'écriture des deux journaux, sur la comparaison de la structure temporelle de chaque œuvre et sur l'analyse comparée de plusieurs extraits, nous pensons avoir démontré que, vraisemblablement, la lecture du *Journal* guérinien dans sa totalité a été pour Félicité Angers, non seulement un tremplin pour sa «venue à l'écriture», mais aussi un génotexte grâce auquel Laure Conan a trouvé sa voix personnelle et a pu trouver son propre lectorat.

Pourtant, au moment de conclure, un vertige nous saisit, celui de ne pas tomber dans le piège signalé clairement par Rachel Sauvé quand elle observe les préfaces aux œuvres écrites par des femmes au XIX^e siècle, et qui consiste à ne considérer les textes féminins qu'entre eux, leur déniaient par là-même toute visée universelle. Et en mettant systématiquement en parallèle Eugénie de Guérin et Félicité Angers, on finit par leur dénier toute individualité auctoriale, l'une ne se contentant que d'offrir une pâle copie de l'œuvre de l'autre. Si nous ajoutons, par ailleurs, que le *Journal* d'Eugénie de Guérin est lui-même une recreation de l'ouvrage de piété *L'imitation de Jésus Christ*, nous voyons s'ouvrir une longue série d'imitations et un horizon de spécularité infinie où se dilue sans cesse la trace d'une décision d'écrire.

Nous espérons, au contraire, avoir montré assez clairement que la raison de notre mise en relation des deux auteures s'est faite dans l'objectif de connaître de la manière la plus exhaustive possible les conditions de leur «venue à l'écriture». Et, chemin faisant, nous avons bien noté que les rapprochements entre leurs deux trajectoires nous en disent long sur l'institution littéraire au Québec en 1884, d'une part, et en France dans les années 1840, d'autre part; cette structure étant particulièrement défavorable aux femmes qui s'aventureraient à écrire.

Références bibliographiques

- ANFRAY, Clélia. 2005. «La lectrice ou la révélation du désir. Étude de la scène de lecture dans les romans du XIX^e siècle» in *Revue d’Histoire Littéraire de la France*, vol 105, 111-119.
- ARTIAGA, Loïc. 2007. *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*. Limoges, Pulim.
- BEAUDET, Marie-Andrée. 2007. «Laure Conan à l’épreuve du livre de piété. Hétéronomie et individuation dans la littérature québécoise au XIX^e siècle» in *Voix et images*, n^o 3, 60-61.
- BLODGETT, Edward Dickinson et POTVIN, Claudine. 2006. *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*. Montréal, Nota Bene.
- BOURBONNAIS, Nicole. 1999. «Angéline de Montbrun: à la jonction du vécu et du littéraire» in GAULIN, Michel & P.-L. VAILLANCOURT. *L’Aventure des lettres pour Roger Le Moine*. Orléans, 63-77.
- CIXOUS, Hélène. 1977. *La Venue à l’écriture*. Paris, UGE.
- CONAN, Laure. 2002. *J’ai tant de sujets de désespoir: correspondance (1878-1924)*. Annotée par Jean Noël Dion. Montréal, Varia.
- CONAN, Laure. 2007 (1884). *Angéline de Montbrun*. Édition critique par Nicole Bourbonnais. Montréal, Bibliothèque du Nouveau Monde.
- DÍAZ, José-Luis. 2007. *L’Écrivain imaginaire. Scénographies auctoriales à l’époque romantique*. Paris, Librairie Honoré Champion.
- GUÉRIN de, Eugénie. 1887 (1862). *Journal et Fragments*. Paris, Librairie Victor Lecoffre, 38^{ème} édition.
- KANG, Mathilde. 2006. «Le génotexte du « Journal » d’Angéline de Montbrun: le Cahier IX du Journal d’Eugénie de Guérin.» in *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, 329-346.
- KANG, Mathilde. 2009. *Le parcours transatlantique du Journal d’Eugénie de Guérin. Un cas de transfert culturel (1850-1950)*. Peter Lang, French Studies of the Eighteenth and Nineteenth Centuries, vol. 27.
- LYONS, Martyn. 1987. *Le triomphe du livre. Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX^e siècle*. Paris, Éditions Promodis.
- ROBERT, Lucie. 2003. «Sa vie n’est pas son œuvre. Figures féminines dans les *Vies* québécoises» in *Recherches sociographiques*, vol.44, n^o 3, 433-453.
- SAUVÉ, Rachel. 2000. *De l’éloge à l’exclusion. Les femmes auteurs et leurs préfaciers au XIX^e siècle*. Paris, Presses universitaires de Vincennes.
- WOOLF, Virginia. 1992(1929). *Une chambre à soi*. Paris, Denoël.